

CO
éditions

FRANÇOIS RUIZ

/ NOUVELLES
& POÉSIES

Le rat, la belle, etc.



François Ruiz

Le rat, la belle, etc

Nouvelles & poésies



Du même auteur,

Chez n'co éditions

Y'en aura pas pour tout le monde – juillet 2022

Des îlots d'Atlantide – avril 2024

Passé décomposé – juillet 2026

Ailleurs

Lignes de fuites (nouvelles & poésies) – Éditions Le Lys Bleu

Il était un éducateur (récit professionnel) – Éditions L'Harmattan

Sommaire

Le rat	1
La belle	8
Folie douce	16
Les oiseaux	23
Ardoise magique	29
Fissures	38
Bourdonnements	47
Les mouches	52
Prémonitions	60
L'Autre	73
L'appareil photo	79
Le monde est petit	87
Porsche 911S	98
Limite	104
Mémoire morte	112
Perte d'identité	116
Les poissons	126
Et que justice soit fête	133
<i>Poésies</i>	142
Hiver	143
Noël	144
Le jour	145
Déserteur	146
La Terre est ronde	147
L'ennui	148
Le triangle des Bermudes	149
La vie	150
xxi ^e siècle	151
Blousés blues	152
La Mort	154
La nuit	156
Sur les murs	158
Mais toi tu dances	160
Comptine Bébête	162

À Louis
« *Oh chien, suspend ton vol* »

Le rat

Au-dessus des falaises, le ciel s'effilochait comme un vieux drap usé. Un soleil paresseux s'étirait à grand-peine et de gros nuages gris ornaient l'horizon de volumineuses barbes à papa qu'un vent léger grignotait par-ci par-là... Devant la mer, derrière les falaises et autour, à perte de vue, des kilomètres de sable piquetés de loin en loin de minuscules buissons. Quelques mouettes égarées planaient en silence. Mis à part la rumeur des vagues et l'à peine perceptible frémissement des dunes, pas un bruit alentour. La plage semblait abandonnée.

Une odeur d'iode et d'algues emplissait ses narines ensablées. À la recherche de son portefeuille, l'homme fouilla précautionneusement dans ses poches mais n'en sortit qu'un paquet aplati et rouge de sang. La trace d'une bague sur son annulaire sembla le questionner... Où était-il et que faisait-il là ?

Il alluma une cigarette. Elle avait un drôle de goût mais il s'en contenterait... Il avait du mal à respirer comme ça, sur le dos, mais le moyen de faire autrement avec le ventre ouvert sur une quinzaine de centimètres ?

Maintenant, il ne bougeait plus. Une odeur d'essence et de gaz d'échappement pénétrait ses narines. Il s'était tapi derrière une roue de voiture, à quelques mètres d'une bouche d'égout, trou béant dont il avait surgi dans les lueurs de l'aube. L'homme essayait en vain de le déloger à coups de pierre, et la femme revenait avec un balai. Perçut-il cette nouvelle menace ? Il fusa, fonça contre le trottoir, et comme ces jouets mécaniques qui à chaque obstacle rencontré repartent dans tous les sens, le rat slaloma sous le châssis.

Les enfants libérés des contraintes du travail et de la discipline se faufilaient entre leurs parents venus les récupérer à la sortie de l'école. Le cercle s'épaississait sans cesse autour du véhicule. Égaré entre les monticules de chaussures et la masse sombre de la voiture, l'animal avançait, s'arrêtait brusquement, puis trottnait de plus belle dans un tumulte grandissant. La femme, aussi attentive que la gardienne d'une équipe de hockey devant sa cage, manipulait son balai comme une crosse, prête à intervenir à tout moment. L'homme, lui, guidait son équipière tout en tentant d'écraser le rat de son pied droit.

La clameur augmenta : l'homme avait réussi à coincer la queue de la malheureuse bestiole sous sa semelle, et pendant un court instant, on crut que le rat allait se couper en deux. Mais la queue, tel un élastique, suivit finalement le reste de son corps, et l'animal se dégagea. Pas pour longtemps, car la femme aussitôt l'immobilisa sous son balai. L'homme saisit alors une barre de fer, une sorte de pied de biche, qu'on lui tendait. La foule se tut. Le balai tressautait, le rat ne s'avouait pas vaincu. Il jaillit de nouveau vers le paquet de chaussures. Les enfants hurlèrent. Les badauds reculèrent et sous la pression des personnes les plus éloignées du centre, le cercle s'était entièrement refermé.

Perdu dans tout ce vacarme, le rat stoppa sa course, puis zigzagua pour se frayer un passage et heurta le rebord du trottoir. Les discussions s'animaient, des paris s'engageaient, et des conseils souvent contradictoires émanaient d'un public toujours croissant. Prisonnier de cette arène mouvante, le rat tourna telle une toupie sur lui-même et s'immobilisa. L'homme, la barre de fer en main, dégrafa son col de chemise et respira profondément. Il attendait, concentré comme un toréador, martelant régulièrement le sol de son pied droit. Quand le rat avança vers ses soutiens, l'homme ajusta son tir. Le public applaudit. Le dos ouvert sur une bonne largeur, le rat glapit et se retourna convulsivement face au ciel dans un dernier soubresaut, puis les yeux révulsés, se figea.

Le cercle s'ouvrit alors peu à peu. Sous les commentaires du public qui se dispersait, l'homme, d'un air dégagé, rendit le pied de biche à son propriétaire. Il quittait déjà les lieux lorsque la femme revint, sans son balai, mais munie d'un sac en plastique qu'elle tenait de ses doigts gantés. Elle saisit l'animal par la queue et le déposa dans le sac avant de le balancer dans l'une des grandes poubelles à proximité...

Quelques-uns s'attardaient vers la tache de sang. Une femme désigna les nuages et fit remarquer qu'il allait certainement pleuvoir... En moins de dix minutes, la place était vide.

Maintenant, il ne bougeait plus. Le vent charriait des nuages boursoufflés que des poteaux télégraphiques éventraient au passage, libérant peu à peu leur chargement en fines gouttelettes qui pétillaient sur le sable. Le soleil craintif se cachait sous un voile de bruine... L'homme cligna des yeux.

Il ne connaissait pas plus cette place ou cette école que ces personnes dont les visages lui rappelaient pourtant quelque chose. Peut-être les visages de ceux qui l'avaient charcuté comme ça ?

Et lui, qui était-il ? Cette question l'engloutissait. Il avait beau ratisser sa mémoire comme un archéologue à la recherche d'un fragment dans une terre stérile, aucun souvenir ne jaillissait que cette étrange histoire de rat...

Cependant, il devait résister, bâillonner sa douleur, et malgré tout continuer, ramper encore...

L'homme ferma les paupières pour éviter la pluie, et se remit péniblement en route, les épaules en compote, mais contraint d'avancer sur le dos. De temps en temps, quand la plage formait des petites dunes, il glissait lentement sur les pentes, mais c'était aussi plus douloureux, car son corps s'enfonçait plus profondément dans le sable, et celui-ci lui râpait la nuque et lui brûlait le dos à travers l'étoffe usée de sa chemise. Il rampait ainsi, haletant, alourdi par le poids du sable dans ses chaussures, sans savoir où il allait, lorsque son cou heurta un objet froid et lisse. Il tressaillit, mais ce n'était qu'une bouteille vide.

À présent, et malgré les frissons qui le parcouraient, la soif le gagnait. Il ouvrit la bouche : la pluie avait un goût salé, sans doute la sueur et le sable. Juste à côté, mais il ne les vit pas tout de suite, gisaient des bouts de bois carbonisés et le couvercle rouillé d'une boîte de conserve qui lui entailla le bras. De toute évidence les reliefs d'un pique-nique. Ragaillardi par cette découverte, il repartit, toujours sur le dos, se demandant combien de temps encore il devrait ramper de la sorte, lorsqu'une chose molle et cylindrique effleura la paume de sa main. Il songea à un lézard des sables ou un animal du même genre, mais constata avec dégoût qu'il était en train de se mouvoir dans des étrons...

La plage n'était pas complètement abandonnée. Il pourrait donc rencontrer un être humain. Empli d'espoir, il redoubla d'efforts pour se sortir rapidement de ces détritux, mais la douleur l'anesthésia.

Durant tout son sommeil, il lutta de ses mains contre un rat immense qui voulait lui arracher les tripes et les boyaux par sa blessure ouverte.

Quand il rouvrit les yeux, la pluie avait cessé. Un soleil orangé dégringolait doucement dans le ciel. Le jour tombait. Son corps moite n'était plus qu'une éponge. Le froid le gagnait tout entier. Ses mains tremblotaient et ne répondaient plus à son cerveau qu'avec une lenteur extrême, mettant un temps infiniment long pour atteindre ses paupières et en ôter les grains de sable. Elles étaient rouges du sang caillé, et il frissonna au souvenir de son affreux cauchemar...

À quelques centaines de mètres apparut une forêt de pins, puis plus près, mais il ne les avait pas remarquées jusque-là, des clôtures de fils de fer barbelés et une pancarte accrochée dont il ne parvint pas à déchiffrer le message.

Était-il prisonnier dans cet espace indéfinissable ? Allaient-ils revenir le chercher ? Ou bien l'avait-on balancé d'un avion, ce qui expliquerait ses omoplates en miettes et son amnésie ? La blessure s'était élargie, du sable s'agglomérait au sang coagulé le

long de l'ouverture, et il lui sembla que son ventre se déchirait en profondeur. Il alluma une cigarette pour ne pas se rendormir, car il craignait de ne plus pouvoir se réveiller alors...

Il fallait qu'il bouge, qu'il passe les barbelés. Derrière ce rideau de pins, il trouverait une route, une maison, quelqu'un. Il était épuisé. Mais il n'allait pas abandonner. De toute façon, il n'avait pas le choix : se remettre à ramper ou crever sur place...

Il reprit donc son interminable cheminement. La chemise effilochée, imbibée d'eau et de sang collait à sa peau comme un sirop de grenadine. Les grains de sable lui ponçaient le dos et lui épluchaient la nuque. Ses oreilles bourdonnaient et son cœur cognait avec un tel ramdam dans sa poitrine qu'il pensa qu'il allait éclater. Il ralentit, mais ne voulut pas s'arrêter... Au loin, soudainement des moteurs ronronnèrent, l'air et la plage vibraient. Les mouettes battaient en retraite. Des mitraillettes crépitèrent et des cris retentirent. Les sons lui parvenaient lentement, mous, ouatés, sans consistance, comme à travers un filtre. *Les esgourdes ensablées*, pensa-t-il. Il perçut faiblement des « hourras » et crut reconnaître dans tout ce brouhaha le ronflement d'un hélicoptère ou peut-être celui d'un tank. Tournait-on un film dans la région ? Ou bien délirait-il ?

Un hélicoptère passa au-dessus de lui et par réflexe il referma les yeux. Et si une armée débarquait sur cette plage ? Alors, peut-être serait-il sauvé ?

Il se tourna pour mieux se rendre compte de la situation, mais cette contorsion lui broya la colonne. Il crut que ses vertèbres allaient gicler et s'éparpiller sur le sable, tandis qu'une tronçonneuse lui sciait le ventre. Une douleur stridente l'avalait tout entier. Le cerveau embrumé, il commanda malgré tout à son bras droit d'aller jusqu'à son entaille, et celui-ci hésita un long moment avant de lui obéir.

Les bruits s'éloignaient peu à peu et le silence l'enveloppa. La sueur gouttait sur sa langue. Ce goût salé mêlé au craquement des grains de sable sous les dents ne faisait qu'aiguiser davantage sa soif, car il avait très soif, c'est tout ce dont il était sûr à présent.

Quand sa main atteignit enfin son ventre, son front se plissa, ses yeux se crispèrent, ses lèvres blanchirent, son cœur se bloqua un instant : dans la main, il tenait ses boyaux ! Il frémit, horrifié. Mais son plus grand supplice provenait de la soif qui s'aggravait sans cesse, et aussi de la brutale certitude qu'il allait mourir sans comprendre quoi que ce soit...

Il lâcha ses boyaux, et entreprit sans trop bouger, et il crut bien ne jamais y arriver, de fouiller dans sa poche pour y piocher une cigarette. Il fuma consciencieusement, les yeux fermés, bercé par la douce musique des vagues et la tiédeur du couchant. L'ambiance ensoleillée des plages, parasols multicolores, châteaux de sable, glaciers et cornets de glace, clameur des vagues et rumeurs de baignade, surgit brièvement derrière ses paupières closes. Un sourire amer apparut sur ses lèvres : au moins, il échapperait aux coups de soleil...

Il sentait le frissonnement léger du vent dans les dunes et percevait vaguement les clapotis de la mer...

Le jour se diluait dans le ricanement des mouettes. À l'horizon la mer frissonnait. Une brassée d'air iodé lui caressait les joues.

Il décida de fournir encore un effort, le dernier sans doute, pour ne pas crever comme ça les tripes à l'air. Il ne voulait pas que des insectes viennent butiner ou pondre des œufs dans ses viscères, et surtout, au fond de lui, sans qu'il se l'avouât franchement, il avait peur que le rat vienne lui dévorer les boyaux...

Il se replia prudemment sur lui-même et quand il sentit son ventre s'ouvrir comme s'il se scindait définitivement en deux, il blêmit, non pas tant à cause de l'atrocité de la douleur, il s'y était préparé, mais plutôt de la représentation qu'il se faisait de la chose. Il s'enfonça un peu plus dans la dune en serrant les dents, et de ses bras qui réagissaient de plus en plus lentement, à demi paralysés qu'ils étaient, en prenant soin de garder son ventre immobile, car c'était bien maintenant le point sensible où se fixaient toutes ses souffrances, et en tâchant d'oublier sa soif pour ne pas faiblir, il commença à se couvrir de sable. Il se

souvint alors d'une chose : enfant, s'enterrer sur la plage, les paupières closes dans les odeurs d'huiles solaires de vanille et de noix de coco, la musique des vagues mêlée aux cris des marmailles, le contact du sable chaud sur sa peau mouillée, se laisser dériver, prendre le large, il adorait ça.

Quand le soleil coula dans la mer et que la nuit étalait son long drap noir sur la plage, la brèche de son ventre était entièrement comblée.

Maintenant il ne bougeait plus.

La belle

Quand tu recevras cette lettre, tu auras peut-être eu la visite de la police. Ne te bile pas. Ils ne t'ennuieront plus, et moi non plus d'ailleurs. Tu sais bien que même si je ne suis pas un saint, ils m'ont encabané pour un cambriolage que je n'ai pas commis. Comme je te le disais quand tu venais me visiter au parloir, cette injustice m'était insupportable, et je n'avais qu'une idée en tête : m'évader. Alors quand j'ai eu cette opportunité, je n'ai pas hésité. Je me suis tiré.

Figure-toi qu'ils m'ont muté à la cuisine, au deuxième étage. De la fenêtre, je voyais la terrasse du premier, puis la cour et les hauts murs. Or, le matin du samedi 24 décembre, qu'est-ce que je vois ? La tête d'un ouvrier juste au-dessus du mur d'en face. Ils devaient faire des travaux de peinture ou de maçonnerie sur la façade de la prison. C'est ça qui m'a donné l'idée.

Il fallait que je confectionne une échelle. Dans la cuisine, il y avait deux grandes étagères en fer avec des rayonnages grillagés. Il suffisait de les attacher l'une sur l'autre pour constituer une échelle assez haute. Le soir, dans ma cellule, j'ai patiemment coupé des fils de mon sommier métallique. J'en ai fait des petits rubans d'une quinzaine de centimètres. Le lendemain, je savais que la sécurité serait allégée. J'ai demandé à Fred, le gars qui bosse avec moi en cuisine, de descendre à la réserve chercher différentes épices pour le repas de Noël. Pendant ce temps, j'ai passé les deux étagères par la fenêtre, bondi sur la terrasse, puis les ai accrochées avec les fils du sommier. Elles étaient assez solides et presque à la bonne hauteur.

J'ai grimpé sur mon échelle de fortune. Arrivé au dernier rayonnage, je me suis élancé, et cramponné au mur, j'ai escaladé,

puis de là j'ai sauté de l'autre côté sur l'échafaudage des ouvriers qui a tenu le choc. J'ai atterri sans problème. De toute façon, qu'est-ce que je risquais ? Me casser une jambe ?

Je n'en revenais pas : des mois de cogitations pour élaborer des plans foireux, alors que les choses étaient si simples. Mais je n'avais pas le temps de réfléchir, je me mis à courir pour m'éloigner le plus rapidement possible. Tu ne peux pas savoir, ce que j'ai ressenti alors. J'étais exalté, fou, ivre, éperdu de bonheur. Indescriptible, sans doute le plus grand pied de toute mon existence...

Le premier jour, j'ai marché, marché et marché, coupant à travers la campagne et les bois pour ne pas me faire repérer, ne ressentant ni la faim ni la soif. J'avais oublié comme il fait froid la nuit fin décembre. En taule, on ne se rend plus compte de rien. Au loin, j'apercevais les lumières de la ville, mais n'osait pas trop m'approcher. J'ai fini par trouver un abri dans une usine désaffectée. Vive le chômage de masse ! J'ai dormi sur le sol, finalement encore moins confortable que mon vieux sommier pourri, mais j'étais libre...

Je me suis réveillé à l'aube. Je ne sais pas si c'est à cause de la lumière du soleil ou bien à cause du vrombissement d'un hélicoptère. Par la fenêtre, je le voyais tourner : un hélico de la gendarmerie. Punaise, si c'est pour moi, ils employaient les grands moyens. Je commençais à avoir faim et soif. L'atelier était vide. Même pas une chaise ou une table. Une vieille blouse toute crade traînait par terre. À peu près à ma taille, je l'ai revêtue. Toujours mieux que ma tenue pour passer inaperçu. Je suis sorti dans le froid en direction de la ville, à la recherche d'une voiture. Par chance, aux premières maisons, une des bagnoles n'était pas fermée à clef. J'ai tiré les fils et me suis barré avec. C'est dans ce tacot que je me suis pointé chez toi.

La lumière était éclairée dans la cuisine, et je vous ai aperçu en train de boire le café, toi, toujours aussi sexy dans une jolie nuisette en dentelles blanche, et un gars. Alors j'ai compris pourquoi

tu ne venais plus au parloir ces derniers temps. Si je ne m'illusionnais guère, je conservais quand même un mince espoir, mais là une sorte de pieu m'a transpercé le cœur... Je ne t'en veux pas, ma belle, c'est normal. La vie suit son cours.

J'ai donc repris la route dans ma nouvelle acquisition. Elle roulait bien, mais le problème c'était le réservoir. Je suis tombé en panne d'essence à proximité d'un patelin dont j'ai oublié le nom. Dehors un vent tourbillonnant me balançait par rafales des uppercuts dans la face et dans le bide. J'étais comme un boxeur épuisé, prêt à baisser les bras, quand j'ai vu une camionnette. En m'approchant, j'ai distingué un paquet de chips et une canette de bière dans le coffre ouvert. Le propriétaire discutait sur le trottoir à quelques mètres, sans doute avec un de ses voisins. Ils ne regardaient pas de mon côté. Il y a des moments comme ça, où l'on se dit que Dieu existe. J'ai piqué les chips et la canette, les ai planqués sous ma blouse et poursuivi mon chemin jusqu'au centre du village.

Les choses ont changé, en quatre ans. Maintenant, il y a des tags partout ! J'ai mangé les chips, bu ma canette, et j'ai pissé dans les w.c. publics avant de repartir. Je ne te parle pas des desins et des inscriptions à l'intérieur, pire qu'en taule presque... Je ne savais pas où aller. Je voulais trouver une gare, un train et franchir la frontière, mais j'en étais encore loin. À pied sur une route de campagne, avec ma blouse dégueulasse, je m'exposais. J'ai de nouveau entendu un hélicoptère. Alors autant faire du stop.

Au bout de quelques minutes de congélation, un automobiliste compatissant m'a permis de dégeler dans sa bagnole avant de me déposer devant la gare. Il était déjà plus de treize heures. Des gens attablés étaient en train de becqueter, d'autres entamaient leurs sandwiches. La faim me tenaillait. Je suis allé sur les quais, et j'ai pris le premier train qui passait. Je commençais à m'assoupir quand la casquette d'un contrôleur est apparue à travers la vitre du wagon d'à côté. Je me suis déplacé tranquillement en sens

inverse, puis j'ai sauté en marche entre deux wagons, comme dans les westerns. J'ai roulé sur l'herbe, et j'ai senti mes genoux et mes épaules craquer, mais toujours rien de cassé ! Quand je me suis relevé, un peu sonné et me frottant la nuque, un enfant du dernier wagon m'a fait coucou avec sa main. Je l'ai salué aussi, avant de reprendre ma route.

Je m'éloignais peu à peu de la voie ferrée à la recherche d'une maison isolée pour manger quelque chose et me changer. Je cheminais ainsi non loin des rails depuis un bon bout de temps sans croiser ni gare ni maison, lorsque je l'ai entendu ronfler bruyamment. Encore ce putain d'hélico ! À coup sûr, le sympathique automobiliste ou bien des gens du train avaient dû me signaler. Je me camouflais sous des buissons, et je n'ai pas bougé jusqu'à ce que je n'entende plus son moteur bourdonner.

La nuit tombe vite en hiver, et ce maudit vent froid m'escortait depuis l'aube. J'étais crevé mais résolu à trouver un Eldorado pour la nuit. Du sommet d'une colline, à mes pieds, tapie au creux des montagnes environnantes comme une pieuvre sous des rochers, une petite ville étalait ses tentacules de lumière. Il devait être autour de vingt heures. Dans les rues, pas âme qui vive. Les trois quarts des habitants étaient sans doute à table ou devant la télévision. J'ai choisi une villa de plain-pied nullement éclairée. Je passai par derrière, ôtai ma vieille blouse, en enturbannai ma main droite pour étouffer le bruit, pétai un carreau et pénétrai. Je progressais dans l'obscurité jusqu'à la cuisine où l'ampoule clignotante d'un lave-vaisselle me lançait des œillades. J'ai pioché dans le frigo et m'installai à table. Un vrai festin, un repas de fête, mon réveillon !...

J'ai hésité à prendre une douche, mais je ne devais pas traîner. Je suis allé dans la chambre où j'ai dégotté un pantalon, un T-shirt, un pull et une paire de chaussettes. Le pantalon avait sans doute une taille de trop, et il sentait la naphtaline. Mais je ne me rendais pas à un défilé de mode. Dans le couloir, un anorak pendait sur un porte-manteau. Je l'ai enfilé (un peu trop large aussi) et au passage j'ai piqué une pomme et un opinel. Puis je

suis sorti par où j'étais entré, enfin rassasié, et j'ai jeté mes vieux vêtements dans une poubelle. Après deux ou trois kilomètres, j'ai finalement réussi à dénicher une vieille bâtisse abandonnée où je me suis écroulé d'épuisement.

J'étais gonflé à bloc le matin. J'avais décidé de continuer à pied pour éviter les mauvaises rencontres. Si l'hélico m'avait détecté hier, mieux valait s'écarter des rails. Tout se déroula sans encombre jusqu'à la ville. Je la traversais tranquillement en observant les vitrines, et constatais que beaucoup étaient vides. Combien de boutiques ont fermé en quatre ans ? Je croyais que la crise était terminée. J'ai plutôt l'impression qu'on est en plein dedans, non ? Mais ma photo en première page devant un bureau de presse me tira de mes réflexions. Tu imagines que je n'ai pas pris le temps de lire l'article. Bon Dieu, ils n'allaient pas me lâcher...

Il faisait toujours aussi froid, mais le vent avait cessé. Je marchais sur une route quasi désertique. À l'horizon, le soleil semblait escalader la montagne, m'encourageant à le suivre. Après un immense champ de maïs, je discernais un sentier que j'aurai pu prendre bientôt. Seulement voilà, entre le champ et le sentier il y avait un barrage de police. Et ça s'est compliqué quand j'ai entendu des aboiements dans mon dos. Je me suis retourné.

À même pas cinq cents mètres, des hommes avec des chiens avançaient dans ma direction. Et ce n'étaient pas des chasseurs. Manquait plus que l'hélicoptère ! Et pourquoi pas un tank et un sous-marin pendant qu'ils y étaient ? J'ai foncé dans le champ de maïs en m'accroupissant. Transgénique ou pas ? Ce n'était pas mon souci. M'avaient-ils vu ? Mon pied gauche heurta une fraise de motoculteur à moitié enterrée. Heureusement l'agriculteur avait arrosé. Je l'ai déterrée assez facilement. Il manquait des lames et elle était toute rouillée. J'ai creusé le sol avec cet outil de fortune, et me suis enfoui, recouvert de terre jusqu'au cou, entre des pieds de ces géants verts. Je percevais le chuintement des talkies-walkies des gendarmes et les reniflements des chiens.

Tous alignés, ils parcouraient le champ exactement comme les chasseurs pour une battue. J'ai entrevu des bottes à proximité de mon visage. Je retenais ma respiration. Mon sang cognait si fort dans mes oreilles que j'ai pensé qu'ils l'entendraient circuler. J'ai vraiment cru que ma cavale prenait fin. Mais par miracle, ils sont passés tout près de moi sans s'arrêter. Est-ce l'odeur de la naphthaline qui annihile l'odorat des chiens ? Je n'ai pas eu le loisir de me renseigner. Je suis resté allongé, là, sans bouger, des heures durant. La sueur avait séché sur mon visage et j'ai même fini par m'assoupir. L'émotion sans doute...

Quand je me suis levé, seuls deux gyrophares transperçaient la nuit. Purée, j'étais tombé sur des teigneux. Les flics étaient toujours là ! J'ai patienté un long moment avant de m'approcher. Grâce aux gyrophares, je parvins à discerner quatre silhouettes. Deux par voiture, les bagnoles immobiles, moteurs coupés. Ils avaient dû fermer les vitres à cause du froid car je ne voyais pas de buée, alors que moi dès que j'ouvrais la bouche, de la vapeur se formait. Ils attendaient quoi ? Des renforts ? La relève ? Ou peut-être que j'arrive les mains en l'air ? Bon sang, je ne suis pas Al Capone ! N'avaient-ils rien de mieux à faire ? Ils n'allaient pas passer la nuit ici ? Et ben apparemment, si !

La température devait avoisiner les moins cinq. Les mains dans les poches de mon anorak, je tremblotais. En tous cas, je n'avais pas l'intention de mourir surgelé dans ce plat de maïs. Je me suis faufilé entre les plants jusqu'au bord de la route. Un camion arrivait. Les deux flics assis à côté des conducteurs sont nonchalamment sortis de leurs voitures, une lampe torche à la main, et ont stoppé le véhicule. Ils l'ont inspecté. Je profitais pour ramper sous leurs bagnoles pendant qu'ils étaient occupés. De l'autre côté, j'ai roulé sur le talus, puis je me suis remis à marcher accroupi... Je n'osais pas retourner sur l'asphalte et j'avancais lentement. La nuit était noire et silencieuse. Seul un rayon de lune éclairait faiblement le chemin qui serpentait, et j'ai bien failli tomber trois ou quatre fois avant de me trouver face à une sorte de hangar. Des murs et un toit, je ne pouvais pas me payer un

quatre étoiles. Je me vautrai par terre et quelques minutes plus tard je m'endormais.

Je me suis réveillé de bonne heure, dans une odeur de pisse et de merde. Cet endroit était dégueulasse. Dans un coin il y avait des bouteilles cassées, et dans un autre, des étrons et du papier journal froissé qui avait dû servir pour s'essuyer. Je me suis barré de là vite fait. Mais avant, je me suis déshabillé pour secouer mes vêtements et mes godasses encore pleins de terre. Dans la froidure du petit matin, le sol était gelé, mais j'ai retrouvé mon chemin caillouteux, et poursuivi ma route.

J'ai marché ainsi toute la journée. Pas le moindre village pendant des kilomètres et des kilomètres. Juste de temps à autre, au loin, le bruit d'une voiture ou d'un camion. J'ai pu faire un brin de toilette, et boire un peu d'eau glacée dans un étang, près d'un petit hameau où j'ai piqué des pommes sur le rebord d'une fenêtre. Enfin, au crépuscule, à travers un bois, je distinguais des lumières. Je ne devais pas être loin de la frontière. J'étais exténué.

À l'entrée de la ville, de la musique s'échappait d'un bistrot. Malgré le froid, des jeunes fumaient sur le trottoir. C'est vrai que maintenant les fumeurs ont le choix : soit ils crèvent d'un cancer, soit ils crèvent de froid. Je les épiai un moment. Certains paraissaient ivres, et d'autres bien allumés. Ils ne fumaient certainement pas que du tabac. Je m'approchais d'un groupe de trois individus, la casquette à l'envers, adossés à une BMW. Tu imagines le style...

J'engageais la conversation, genre décontracté de passage à la recherche d'une soirée festive, histoire de tester ce qu'ils avaient dans le ventre. Ils ont rapidement mordu à l'hameçon, et c'est eux qui m'ont proposé d'aller de l'autre côté de la frontière. Je suis monté à l'arrière dans la bagnole. Le conducteur roulait comme un dingue. À plusieurs reprises, je lui ai demandé de se calmer. Je craignais qu'on se fasse remarquer alors que je touchais au but. Mais il n'écoutait pas, trop content de frimer avec « sa » nouvelle voiture devant ses potes.

— Il n'y a pas le feu, je lui ai dit en me penchant vers son oreille.

Il s'est tourné vers moi pour me répondre :

— Pourquoi ? Tu as peur ?

C'est comme ça que ça s'est passé. On se trouvait dans un virage. Il n'a pas vu la cycliste. Elle a fait un drôle de vol plané, la chevelure au vent, puis est retombée près de son vélo. Les petits cons n'ont pas voulu s'arrêter. J'ai dû insister pour qu'ils me laissent descendre. J'ai couru vers le corps étendu, inerte. Elle saignait, ne parlait pas, mais elle respirait encore. La BMW avait disparu. Je me suis mis à faire des grands signes en agitant les bras en plein milieu de la chaussée. Je ne savais pas si on me croirait cette fois-ci, mais de toute façon, je ne voulais pas une mort sur la conscience.

Je n'avais pas d'autre choix que d'attendre un véhicule, en espérant que celui-ci arriverait à temps. Et mes vœux ont été exaucés. Enfin, d'une certaine façon...

Une patrouille volante de douaniers s'est garée près de nous. Ensuite une ambulance a emmené la fille pendant que les flics m'embarquaient dans leur fourgonnette.

Je t'écris tout ça en attendant mon avocat. Je vais retourner en prison. J'espère simplement repasser par la case départ. Parce que là-bas, j'ai quelques potes, et finalement je suis peinard dans cette taule. Qu'est-ce que je ferai de plus dehors ?

Je n'ai que deux regrets, le premier, c'est qu'ils ne vont sûrement pas me remettre en cuisine, c'est dommage, parce que j'aimais bien ça. Et le deuxième, c'est qu'on vient de m'apprendre que la cycliste est décédée. Pas de chance, hein ?...

Je t'embrasse bien fort et te souhaite un joyeux réveillon et bien sûr une bonne nouvelle année.

Pat'

Poésies

Hiver

Entend le vent qui se lamente
Comme une sirène tourmentée
Un fantôme dont l'âme errante
Se cogne aux portes qu'il vient hanter

Les branches plient tels des pendus
Sur des troncs nus que rien n'égaie
Comme si les arbres avaient vendu
Leurs feuilles pour se faire de l'oseille

La source dont l'eau pure et verte
Rêvait d'atteindre l'océan
Reste maintenant la bouche ouverte
gelée muette la boue aux dents

Voici le ciel qui s'effiloche
Après le sommet des collines
Des nuages pleins ses filoches
Condamnés à la guillotine

La pluie qui tombe rouge sang
Tandis qu'un œil crevé se cache
C'est le soleil disparaissant
La nuit qui vient planter sa hache

Noël

Est-ce le bon Dieu qui vide ses poches
Ou son manteau qui s'effiloche
La neige cotonne dans les nuages
Mais pas de luge ou d'attelage
Ni Dieu ni maître ni père Noël
Aucune trace d'aucun passage
Alors pourquoi sonnent ces cloches
Pourtant moi je veux bien croire au ciel
Aux anges et au Père Éternel
J'ai comme un doute existentiel
Est-ce que j'aurai raté le coche
Ça répond pas à ma question
Mais les mourants paraît qui demandent
Avant que la vie leur lâche la pogne
Ce que les sœurs donnent en offrande
Avec des Ave pour aumônes
Et qu'elles leur glissent entre les dents
Comme le meilleur des expédients
Ce qui peut être l'explication
C'est le bon Dieu sans confession.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

François Ruiz
Le rat, la belle, etc.

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Photo de couverture :
brotherhood-studio-unsplash*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr